

## *Le groupe Solidarity en Grande-Bretagne*



Textes traduits et publiés en 2009 sur le site *La Bataille socialiste*

<http://bataillesocialiste.wordpress.com>



# Ce que nous sommes, ce que nous voulons

## (*Solidarity*, 1967)

Le groupe anglais *Solidarity*, proche des groupes français *Socialisme ou Barbarie* et *ICO* (qui traduisirent plusieurs de ses articles), s'était formé à partir du groupe londonien *Socialism Reaffirmed* en 1960. Ce manifeste lui servait de plateforme. *Solidarity* défendait la gestion ouvrière de la production, l'autonomie des luttes, dénonçait la bureaucratie et l'exploitation dans les capitalismes d'État à l'Est, avait notamment réédité *L'Opposition ouvrière* de Kollontai.

1 – Partout dans le monde, les hommes, dans leur grande majorité, sont privés de tout contrôle sur les décisions qui affectent leur vie de la façon la plus profonde et la plus directe. Ils vendent leur force de travail alors que d'autres, qui possèdent ou contrôlent les moyens de production, accumulent des richesses, font les lois et utilisent l'appareil d'État pour perpétuer et pour renforcer leurs privilèges.

2 – Pendant un siècle, le niveau de vie des travailleurs s'est amélioré. Mais ni cette augmentation du niveau de vie, ni la rationalisation des moyens de production, ni l'arrivée au pouvoir de partis qui prétendent représenter la classe ouvrière, n'ont modifié fondamentalement la situation du travailleur en tant que travailleur. Et, en dehors de la production, elles n'ont donné à la grande majorité des hommes qu'une très relative marge de liberté. À l'Est comme à l'Ouest, le capitalisme n'a cessé d'être un type de société inhumain, où la grande majorité est opprimée dans son travail, manipulée dans sa consommation et dans ses loisirs. La propagande et la police, les prisons et les écoles, les valeurs et la morale traditionnelles, contribuent à renforcer le pouvoir d'une minorité et à convaincre ou à obliger la majorité d'accepter un système brutal, dégradant et irrationnel. Le monde "communiste" n'est pas communiste, et le monde "libre" n'est pas libre.

3 – Les syndicats et partis "ouvriers" furent créés à l'origine pour changer cette situation. Mais ils ont tous fini par s'adapter d'une façon ou d'une autre aux formes d'exploitation existantes. Dans les faits, ils sont devenus actuellement un rouage essentiel dans le fonctionnement "normal" de la société d'exploitation: les syndicats servent d'intermédiaires sur le marché du travail, les partis politiques utilisent les luttes et les aspirations de la classe ouvrière pour des fins qui leur sont propres. La dégénérescence des organisations de la classe ouvrière, qui est elle-même un résultat de l'échec du mouvement révolutionnaire, a contribué de façon décisive à plonger dans l'apathie la classe ouvrière, et cette apathie a conduit à son tour à une dégénérescence accrue des partis et des syndicats.

4 – C'est une illusion de croire que les syndicats et les partis politiques peuvent être réformés, "noyautés", ou convertis en instrument de l'émancipation des travailleurs. Nous ne voulons pourtant pas créer de nouveaux syndicats – qui, dans les conditions actuelles, auraient un destin semblable à celui de ceux qui les ont précédés. Nous ne demandons pas non plus aux militants de déchirer leurs cartes syndicales. Ce que nous voulons, c'est tout simplement que les ouvriers eux-mêmes décident des objectifs de leurs luttes, et que la direction et l'organisation de ces luttes ne leur échappent pas. Les formes que peut prendre cette activité autonome des travailleurs peuvent varier considérablement de pays à pays et d'industrie à industrie, mais non leur contenu essentiel.

5 – Le socialisme, ce n'est pas seulement l'appropriation et la direction collectives des moyens de production et de distribution. Le socialisme implique également l'égalité, la liberté réelle, la reconnaissance réciproque et la transformation radicale de tous les rapports humains. Il est "la conscience de soi positive de l'homme", la compréhension par l'homme de ce qu'est son environnement et de ce qu'il est lui-même, sa domination sur son travail et sur les institutions qu'il devra créer. Il ne s'agit pas là d'aspects secondaires, qui suivront automatiquement l'expropriation

de l'ancienne classe dominante. Il s'agit, au contraire, d'éléments essentiels du processus de transformation sociale dans son ensemble, et sans lesquels il ne saurait y avoir de véritable transformation de la société.

6 – Une société socialiste ne peut donc être construite qu'en partant de la base – “par en bas”. Les décisions concernant la production et le travail doivent être prises par des Conseils de travailleurs composés de délégués élus et révocables. Les décisions dans d'autres secteurs doivent être prises en partant de la discussion et de la consultation la plus large possible de l'ensemble de la population. Ce que nous entendons par “pouvoir des travailleurs”, c'est justement cette démocratisation de la société dans son fondement même.

7 – Les seules actions qui *aient un sens*, pour des révolutionnaires, sont celles qui permettent d'accroître la confiance, l'initiative, la participation, la solidarité, les tendances égalitaires et l'autonomie des masses et qui contribuent à les démystifier. Doit être considéré comme *stérile* et *nocif* tout ce qui renforce la passivité des masses, leur apathie, leur cynisme, leur différenciation hiérarchique, leur aliénation, leur abandon à d'autres des tâches qu'elles devraient exécuter elles-mêmes, et donc le degré auquel elles peuvent être manipulées par d'autres – même par ceux qui prétendent les “servir”.

8 – Aucune classe dirigeante dans l'histoire n'a abandonné son pouvoir sans lutte, et il ne semble pas que ceux qui nous gouvernent actuellement doivent être une exception. Le pouvoir ne leur sera arraché qu'à travers l'action autonome de la grande majorité. La construction du socialisme implique la conscience et la participation des masses. Mais la structure hiérarchique rigide, les idées et la pratique *et* du type social-démocrate, *et* du type bolchévique, d'organisation, empêchent le développement de cette conscience et interdisent cette participation. L'idée que le socialisme puisse être, d'une façon ou d'une autre, l'œuvre d'un parti “d'élite”, pour “révolutionnaire” qu'il soit, agissant “au nom” de la classe ouvrière, est en même temps absurde et réactionnaire.

9 – Nous rejettons l'idée selon laquelle la classe ouvrière, par ses seules forces, ne peut atteindre qu'une conscience “trade-unioniste”. Nous croyons au contraire que ses conditions de vie et son expérience dans la production conduisent constamment la classe ouvrière à adopter des normes et des valeurs, et à créer des formes d'organisation, qui mettent en question l'ordre social établi et le type de pensée qui correspond à cet ordre. Et que ces réponses à sa situation ont donc un contenu implicite. D'un autre côté, il est vrai que la classe ouvrière n'est pas homogène, qu'elle ne dispose pas des moyens de communication, et que, à tel ou tel moment, ses divers secteurs atteignent des degrés différents de lucidité et de conscience. Le rôle de l'organisation révolutionnaire est de contribuer à ce que la conscience prolétarienne ait un contenu explicitement socialiste, de fournir une aide pratique aux ouvriers en lutte et de faciliter l'échange d'expériences et de liaisons entre groupes de travailleurs séparés géographiquement.

10 – Nous ne voulons pas être une “direction”. Nous voulons être un instrument de l'action des travailleurs. Le rôle de *Solidarity* est d'aider tous ceux qui, dans l'industrie et dans la société dans son ensemble, entrent en conflit avec la structure sociale autoritaire actuelle; les aider à généraliser leur expérience, à faire une critique globale de leur condition et de ses causes, et à développer la conscience révolutionnaire des masses indispensable à la transformation totale de la société.

Textes de *Solidarity*:

- [Paris may 68](#), by Maurice BRINTON [Chris Pallis] (*Solidarity*, 1968)
- [The Struggle for self-management: an open letter to IS comrades](#) (*Solidarity*, 1968)
- [Capitalism and socialism](#), by Maurice BRINTON [Chris Pallis] (*Solidarity*, 1968)
- [The Bolsheviks and Workers Control](#), by Maurice BRINTON [Chris Pallis] (*Solidarity*, 1970) [+ *esp* ]
- [The Irrational in Politics](#), by Maurice BRINTON [Chris Pallis] (*Solidarity*, 1970)
- [Strategy for industrial struggle](#), by Mark FORE (*Solidarity*, 1971)
- [Third Worldism or Socialism](#), by *Solidarity* (1971)
- [Under new management – Fisher-Bendix occupation](#), by Joe JACOBS (*Solidarity*, 1972) [Traduit dans *ICO: Grande-Bretagne: l'occupation de l'usine Fusher-Bendix* ]
- [The Malaise on the Left](#), by Maurice BRINTON [Chris Pallis] (*Solidarity*, 1974)
- [A Contribution to the Critique of Marx](#), by John CRUMP (*Solidarity & Social Revolution*, 1976)
- [Portugal, the Impossible Revolution](#), by Phil MAILER (*Solidarity*, 1976)

Textes sur *Solidarity*:

- [Solidarity for 25 Years](#), by Adam BUICK (*Socialist standard*, 06-2005)
- [Obituary: Chris Pallis](#) aka Maurice Brinton 1923 – 2005, by Richard Abernethy and George Shaw (*The Hobgoblin*, 2005)

# Chris Pallis dit Maurice Brinton

(1923–2005)

Texte de George Shaw paru dans [The Hobgoblin](#) en 2005. Traduit en français par Stéphane Julien.



[Maurice Brinton](#), alias «Chris Pallis», co-fondateur de Solidarity (Socialism Reaffirmed), dans les années 1950, est décédé après une longue maladie. Il est reconnu comme le principal diffuseur des théories politiques de Cornelius Castoriadis, fondateur de [Socialisme ou Barbarie](#) en France. Brinton a été inhumé le 20 mars 2005 à Golders Green. Des vétérans de Solidarity étaient présents aux funérailles dont Nick Ralph, Ken Weller, Jon Rety, Alan Woodward, Heather Russell, Dave Goodway, et John Quale. Il y avait aussi un certain nombre de ses collègues de médecine de l'Hôpital Hammersmith. Quelques discours ont été prononcés, mais avec peu de contenu politique.

Le co-fondateur avec Brinton du groupe Solidarity à la fin des années 1950 était Ken Weller, un délégué d'atelier (*shop steward*) dans l'industrie automobile. Tous deux avaient un passé dans le trotskysme britannique et avaient rejoint la Socialist Labour League de Gerry Healy. La SLL avait été créée après les départs massifs du parti communiste à la fin des années 50, qui avaient donné de l'espace pour un regroupement d'idées et présenté un réel besoin de redéfinir et de démystifier le malaise politique en Europe. Avec les progrès de la Campagne pour le désarmement nucléaire dans les années 1960, Pallis et Weller avaient fait leurs premières armes dans leur implication dans le Comité des 100. Le groupe Solidarity, avec un journal nommé l'*Agitator*, rejeta résolument la politique avant-gardiste.

Chris Pallis n'était pas étranger aux idées de Castoriadis dans les derniers temps de son passage à la Socialist Labour League. Il reconnaissait volontiers qu'il n'avait pas beaucoup contribué théoriquement mais avait son rôle plutôt comme artisan de l'adaptation de la politique de Castoriadis à la Grande-Bretagne. Les bases avaient été posées au début des années 60 pour mettre en évidence le rôle de la bureaucratie syndicale dans le maintien de l'ordre et le contrôle des travailleurs de l'industrie avec imposition de la pensée capitaliste et de ses méthodes d'organisation. Pallis disait que la gauche traditionnelle était partie prenante du malaise du capitalisme mais n'en était pas la solution, laquelle était selon lui dans le développement de l'idée d'une «société autogérée par les travailleurs autonomes». Au début des années 1960 cette idée était déjà lancée en France et a trouvé une résonance en Grande-Bretagne au cœur des activités de Solidarity. De façon plus originale, Pallis avait publié quant à lui [L'irrationnel en politique](#), une analyse de la répression sexuelle et du conditionnement autoritaire, qui a puisé dans les écrits de Wilhelm Reich. Il devait

aussi se pencher sur *Failure of the Sexual Revolution* (l'échec de la révolution sexuelle) de Georg Frankl. Devaient suivre le texte anti-léniniste [\*The Bolsheviks and Workers Control 1917 – 1921\*](#) et bien d'autres.

J'ai rejoint le groupe du nord de Londres de Solidarity quand je travaillais à l'usine Vauxhall Luton Motors en 1965. Solidarity a joué un rôle en nous soutenant dans un certain nombre de grèves à Luton et surtout quand on essayait de se relier aux *shop stewards* (délégués syndicaux) de l'industrie. La Conférence d'Oxford des *shop stewards* a échoué en raison des efforts sectaires et avant-gardistes de la Socialist Labour League de Gerry Healy's League et nous en sommes sortis. Il faut regretter que nous ne nous soyons pas associés aux délégués de Ellesmere Port Vauxhall. Solidarity nous a vraiment aidé à cristalliser notre perception du rôle du syndicat comme entrave aux progrès du mouvement indépendant des délégués syndicaux en lutte (nous n'étions pas Vauxhall favorables au travail aux pièces comme à Coventry et Birmingham).

Il y avait trois groupes qui ont contribué à la dynamique du groupe et peut-être à des scissions éventuelles: les anarcho-pacifistes, des syndicalistes, et des marxistes, sans qu'on puisse les définir comme des tendances spécifiques. Pallis et Weller, comme membres de premier plan de Solidarity, ont présidé les controverses au sein d'une organisation décentralisée qui avait des membres à Clydeside, Brighton, Oxford et Londres au milieu des années 60. À la fin des années soixante, Castoriadis en France s'est éloigné du marxisme et cela a affecté le groupe Solidarity en Grande-Bretagne. Les tensions initiales devaient évoluer avec le départ de deux membres éminents du groupe Tom Hillier et John Sullivan, qui, en 1968, rejoignirent les socialistes internationaux (précurseurs du Socialist Workers Party) et sont partis avec une déclaration: "Solidarity Forever?" à laquelle Pallis publia une réponse. Ces deux documents constituent un bon aperçu quant aux motifs de tensions entre un certain nombre de membres à l'époque. Ces tensions portaient autant sur les personnes que sur les questions de doctrine comme l'éloignement du marxisme. Les débats ont amené une partition de Solidarity à Londres, avec au nord de Londres Pallis et Weller qui suivaient Castoriadis, et au sud de Londres des dissidents sur diverses positions politiques allant du syndicalisme au socialisme libertaire, du marxisme à l'anarchisme (...). Ces dissidents publièrent un magazine indépendant, très attentif à ce qui se passait dans les grands chantiers.

J'étais de ceux qui avaient été entrés en dissidence d'avec le groupe principal et avais rejoint Solidarity Sud-Londres, qui comprenait Ernie Stanton, un ouvrier militant dans l'automobile et la construction, Lynette Trotter, éditeur, Mike Fearnly, criminologue, André Mann, un intellectuel belge, et Mark Hendy, un « ancien syndicaliste fashioné », qui travaillait auparavant pour Thames and Hudson. Hendy était celui qui m'a prêté un exemplaire de *Marxisme et liberté* de Raya Dunayevskaya, qui devait influencer mon évolution après Solidarity.

1972 a connu un désaccord avec le groupe libertaire-marxiste [\*Big Flame\*](#) [\*] du Merseyside à propos d'un article sur l'occupation Bendix Fisher. Les camarades de *Big Flame* estimaient qu'il y avait un grand fossé entre la théorie et la pratique de les méthodes de travail de Solidarity et estimèrent que le groupe était "coupé des luttes ouvrières." Ce n'était pas la première fois que l'accusation était portée contre le groupe Solidarity de n'être qu'un « groupe pamphlétaire ». Mais dans les années précédentes, où Solidarity avait une réelle présence dans la région de Manchester, du bon boulot avait été fait sur les questions des expropriations de logements anciens, en particulier dans le Moss Side area.

Malgré les tensions sous-jacentes au sein du groupe, notamment dans la culture de travail du milieu du nord de Londres, on doit reconnaître à Chris Pallis, en tant que fondateur du groupe, un rôle d'innovateur dans le domaine des idées politiques. Pallis préférait s'appeler "gauche libertaire" par opposition aux « purs » anarchistes, un terme qu'il ne voulait en aucune façon. De façon pertinente, il précisait que « l'un des plus grands efforts de la nature humaine, c'est d'accoucher d'une idée nouvelle ». Pallis jamais évitait aucune polémique. Les trois principales publications [\*Paris 68\*](#), [\*L'irrationnel en politique\*](#) et [\*Les bolcheviks et le contrôle ouvrier\*](#) [\*\*] ont supporté l'épreuve du temps comme articulation d'une critique libertaire du temps d'une classe ouvrière ascendante et

d'une agitation étudiante critiquant la société au-delà des questions purement économiques. La question de ce qui arrive après toute révolution future reste à ouverte et à travailler. Mais la question de savoir qui gère (dans le cadre de l'autogestion, du *self management*) n'est pas suffisante dans les alternatives du type «État ouvrier» et les diverses formes de capitalisme d'État. Alors que Pallis et Solidarity ont très justement mis davantage l'accent sur les questions des rapports de production et que sur les rapports de propriété – la question centrale du travailleur et de son aliénation devant encore être résolue –, aucun autogestionnaire n'a la panacée, quand le mot même (self-management) est utilisé de manière flagrante par les employeurs de nos jours. On se souviendra de Chris Pallis pour avoir mis à nu (“ouvert la fenêtre sur”) les pires excès du modèle capitaliste d'État incarné en Europe de l'Est dans les années cinquante, et pour avoir débattu des questions clés relatives à la domination de l'humanité sur son environnement et les institutions créées pour résoudre les tâches futures dans la nouvelle société .

Bien des choses ont changé dans le monde où nous vivons et Chris Pallis reconnaissait que la construction théorique de Cornelius Castoriadis montrait ses limites. La projection selon laquelle le capital pourrait se stabiliser et prévenir une crise majeure a toujours été sujette à caution. Les économies occidentales sont maintenant saisies de problèmes aigus, Keynes a été rejeté, et nous sommes abreuvés du discours de «libre marché» par nos politiciens démocrates. Chris Pallis a également reconnu le fait que si la partie économique de la théorie de Castoriadis était problématique, il y avait aussi de profondes difficultés en ce qui concerne son rejet total du marxisme.

Pallis a reconnu que la tradition marxiste corrompue avait été peu à peu redécouverte avec de nouveaux théoriciens de premier plan. Malheureusement, ce ne fut pas assez réfléchi dans la refonte du magazine Solidarity for Social Revolution (en 1977 juste après la fusion avec Social Revolution) qui a négligé la contestation croissante sur les questions en dehors de la sphère de la production – questions auxquelles Michel Albert commençait à s'attaquer dans son *Parecon*, sans parler de la nécessité de relire le Marx humaniste et le *Capital*.

Pallis a légué à la gauche libertaire (ou non-avant-gardiste) un style d'articulation qui était difficile à égaler, avec un sens aigu du détail minutieux sur les plus complexes des questions. Il nous a aussi laissé une définition des phénomènes de bureaucratisation dans la démystification du modèle capitaliste-d'État. Il s'agissait de trouver une résonance immédiate avec les *shop stewards*, certains dans l'industrie automobile et d'autres qui se battaient à la fois contre les responsables syndicaux et contre les patrons d'usine dans la dernière période de production fordiste. Il y avait également d'importantes contributions de certains membres très talentueux du groupe d'origine tels que Piotr Cerny, Andy Anderson, John King, Akiva Orr, Joe Jacobs, Nick Ralph, Tom Hillier et Ernie Stanton (ces deux derniers étaient des travailleurs de l'industrie). Les écrits de Pallis [\*\*\*] et ses traductions de son mentor politique, Cornelius Castoriadis, méritent davantage qu'y jeter un œil au passage, pour peu que la génération suivante puisse apprendre de l'histoire de Solidarity et de ses erreurs.

Notes de la BS:

[\*] Un site des archives du groupe *Big Flame* a été ouvert à <http://bigflameuk.wordpress.com/>

[\*\*] La brochure *The Bolsheviks and Workers' Control* est disponible en anglais au format [pdf](#) . Nous avons actuellement publié deux extraits en français: [Lénine et le contrôle ouvrier en 1917](#) et [La revue “Kommunist” et les communistes de gauche en 1918](#)

[\*\*\*] Il y a dans le commerce une sélection (en anglais) de ses écrits: [For Workers' Power: The Selected Writings of Maurice Brinton](#) (2004). Spartacus a publié en français *L'irrationnel en politique* en y joignant un texte de Reich en 2008.



# Le groupe Solidarity en Grande-Bretagne

Article d'Adam Buick paru dans le *Socialist Standard* de juin 2005.



Caractéristique de la scène politique radicale des années 60 et 70 fut un journal appelé *Solidarity* qui publiait de longs comptes rendus plutôt ennuyeux de la vie à l'usine et de conflits du travail depuis longtemps oubliés aujourd'hui. Il comportait aussi des traductions de longs articles d'un dénommé Paul Cardan (qui se révéla être l'intellectuel français Cornelius Castoriadis) proposant une critique du capitalisme remplaçant celle de Marx jugée obsolète et erronée. Ses militants avaient été membres du Parti communiste et, quoique brièvement, de la Socialist Labour League trotskyste. L'un d'eux était [Maurice Brinton](#) (également connu sous les noms de Martin Grainger et Chris Pallis) dont sort en librairie une compilation d'articles choisis de la période 1960-1985 ([For Workers' Power. The Selected Writings of Maurice Brinton](#), édité par David Goodway. AK Press. £12) et qui semble avoir été son principal théoricien. Né en 1923, il est décédé cette année.

Ce qui caractérisait *Solidarity* était son rejet complet du léninisme et du concept de parti d'avant-garde, et son plaidoyer pour les conseils ouvriers (plutôt que le parlement ou un parti d'avant-garde) comme voie vers le socialisme. Selon eux, l'organisation révolutionnaire ne devait pas chercher à mener la classe ouvrière mais être simplement un outil que les travailleurs peuvent utiliser pour transformer la société; de même elle devait s'efforcer de préfigurer dans son organisation et ses processus décisionnels la société future en pratiquant "l'autogestion" et en encourageant les travailleurs à compter sur leurs propres efforts plutôt que sur la confiance en leurs dirigeants. Une partie de ce que disait *Solidarity* était donc semblable à ce que nous disions aussi. Par exemple: «Si la classe ouvrière ne parvient à comprendre le socialisme – et à le souhaiter – il ne peut y avoir aucune perspective socialiste. On ne pourrait que remplacer une élite dirigeante par une autre » (mars 1969).

«Pour nous, les révolutionnaires ne sont pas une élite isolée, destinée à un rôle d'avant-garde. Ils sont un produit (bien que les plus lucides) de la désintégration de la société actuelle et de la prise de conscience qu'il devra être remplacé »(février 1972).

«Nous considérons comme illogique (et/ou malhonnête) le fait que ce soient ceux qui parlent le plus de la capacité de la classe ouvrière à créer une nouvelle société qui aient la moindre confiance dans la capacité des gens à se passer de dirigeants » (« As We Don't See It », 1972).

Comme nous, ils ont impitoyablement dénoncé le léninisme, le trotskisme et l'avant-gardisme comme non seulement erronés, mais aussi comme positivement dangereux, comme l'idéologie d'une nouvelle classe dirigeante fondée sur le capitalisme d'État.

Il y avait évidemment des divergences, notamment sur les conseils ouvriers, plutôt que le



Parlement, ainsi que sur la pertinence des analyses de Marx et sur le contenu d'une société socialiste. Parce que pour nous la division fondamentale dans la société capitaliste est entre les propriétaires et les non-propriétaires, nous considérons la propriété commune, et la disparition consécutive du commerce, de l'argent et du marché, comme une caractéristique nécessaire du socialisme. Solidarity n'était pas aussi claire sur ce point. À la suite de Castoriadis, Solidarity voyait la division fondamentale dans la société capitaliste comme étant celle entre les donneurs d'ordre et preneurs d'ordre et considérait ainsi la caractéristique fondamentale de la société future comme étant «l'autogestion» (ce qui serait bien sûr une des caractéristiques, ce que nous appelons « contrôle démocratique »). Sous cet angle, la disparition de l'argent et du marché étaient considérés comme secondaires: c'était de l'ordre d'un choix de politique à prendre par ceux qui instaурeraient la société socialiste. C'est apparu clairement dans la traduction publiée en 1972 sous le titre *Workers' Councils and the Economics of a Self-Managed Society* d'un long article par Castoriadis, écrit en 1957, qui était essentiellement un plan pour l'autogestion par les travailleurs d'une économie de marché. Brinton savait que c'était controversé et dans l'introduction (reproduite dans cet ouvrage), il écrit (dans une référence à peine déguisée à nous) que «certains vont voir le texte comme une contribution majeure à la perpétuation de l'esclavage salarié – parce qu'il parle encore de «salaires» et ne propose pas l'abolition immédiate de la monnaie ».

Il avait raison. Ce fut le cas, et pas seulement de notre part. Ce «conseillisme» (gestion d'une économie de marché par des «conseils, que nous avons dénoncée comme « auto-exploitation des travailleurs ») conduisit à la scission de groupes qui devinrent plus tard la «gauche communiste» d'aujourd'hui: CWO et CCI, qui malgré leur retour partiel au léninisme, ont au moins adhéré à l'idée que le socialisme/communisme devait être sans argent, une société non-salariale.

Ce n'est pas, en fait, le seul point où Brinton nous évoqua. Dès 1961, il expliquait que « tout en rejetant le substitutionnisme du réformisme et du bolchevisme, nous rejetons également l'approche essentiellement propagandiste du Parti socialiste de Grande-Bretagne », un thème sur lequel il revint en 1974 lors de la critique d'un livre sur la révolution sexuelle qui en préconisait la réalisation par l'éducation: « s'en tenir à une telle attitude serait de se limiter au rôle d'une sorte de SPGBiste de la révolution sexuelle ».

En fait, dans ses deux principaux écrits, tous deux publiés en 1970, *l'Irrationnel en politique* et *Les bolcheviks et le contrôle ouvrier*, il a ressenti le besoin de se pencher sur nous. Dans le premier cas, il a suggéré que le *Socialist Standard* ne faisait que discuter de sujets économiques et politiques et ignorait les problèmes de la vie quotidienne ( ce qui n'est pas vrai comme nombre de numéros de l'époque le montrent). Dans le dernier, il a écrit que nous estimions, comme certains anarchistes, que rien de particulièrement important ne s'était passé en 1917: «Le SPGB (Parti socialiste de Grande-Bretagne) tire la même conclusion, même s'ils l'attribuent au fait que le salariat n'ait pas été aboli », ajoutant en caricaturant notre position que « la majorité de la population russe n'a pu bénéficier du point de vue du SPGB (tel que formulé par les porte-paroles dûment habilités par leur Comité exécutif) et n'a donc pas cherché à gagner la majorité parlementaire dans les institutions russes ». Bien sûr, notre analyse était bien plus profonde que cela.

Pour être honnête ces critiques ont trouvé un écho chez certains de nos membres dans les années 1970 qui se sont finalement exclus d'eux-mêmes pour l'édition de matériel préconisant les conseils ouvriers plutôt que le Parlement comme voie vers le socialisme. Mais ce fut plus tard source de problème pour Brinton et Solidarity quand les ex-SPGB en question devinrent le groupe « Révolution sociale » qui, comme le note Goodway dans son introduction, a fusionné avec Solidarity pour devenir « Solidarity for Social Revolution ».

Malgré tous leurs désaccords avec nous, ces ex-membres conservaieent encore la conception du socialisme comme sans argent et sans salariat ainsi que celle d'une société sans classes et sans État, et insistèrent pour que le nouveau groupe issu de la fusion adoptât cette position. Brinton en prit son parti, quoiqu'à contrecœur, et par la suite il révéla (voir son article de 1982 « Making A Fresh Start ») qu'il considérait cette fusion – qui n'a pas duré – comme mettant fin à l'âge d'or de

Solidarity de 1959 à 1977. Ironie du sort, quelque chose semble en avoir déteint sur lui, comme le dernier article de cette sélection (1985) qui se termine par: «Une société socialiste devrait donc non seulement abolir les classes sociales, les hiérarchies et les structures de domination, mais aussi le travail salarié et la production aux fins de vente ou d'échange sur le marché ».

Brinton est un bon écrivain, ce livre se lit bien et présente le témoignage d'un courant de pensée radical des années 1960 et 70. Il complète bien le centenaire de notre propre publication [\*Socialism Or Your Money Back\*](#) qui reproduit également des articles de cette période.

ADAM BUICK

*(traduit de l'anglais par Stéphane Julien et Adam Buick)*